

GUILLAUME HINTZY
L'Homme tordu

Le roman d'Einar Thorvaldsson



ARTHAUD

L'Homme tordu

Le roman d'Einar Thorvaldsson

Au x^e siècle, les Vikings conduits par Erik le Rouge abordent la côte ouest du Groenland et y fondent une colonie.

Quatre siècles plus tard, ce peuple jadis glorieux vit ses derniers instants dans l'isolement et l'oubli. Dévoré par le froid, la famine et la peur, captif des glaces et des préjugés, il s'accroche aux ruines de sa civilisation.

L'homme tordu, c'est l'autre, celui que l'on craint, le primitif. L'existence d'Einar Thorvaldsson prend pourtant un sens nouveau lorsqu'il fait l'expérience de la vie avec les Inuits, qui ne semblent pâtir ni du froid ni de l'austérité de cette terre.

Récit de l'Homme, cette histoire dépeint la survie du corps et de l'âme dans un monde où les sauvages ne sont pas toujours ceux que l'on croit.

*Guillaume Hintzy a monté de nombreuses
expéditions dans les régions polaires
et sur les plus hauts sommets du monde.
Ses voyages et ses lectures font de lui un fin
connaisseur de la culture inuit.
L'Homme tordu est son premier roman.*

L'Homme tordu

Le roman d'Einar Thorvaldsson

© Arthaud, Paris, 2010
87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris Cedex 13
Tous droits réservés
ISBN : 978-2-0812-3218-1
ISSN : 2101-115X

✱ L'esprit voyageur ✱

GUILLAUME HINTZY

L'Homme tordu

Le roman d'Einar Thorvaldsson

ARTHAUD

Dans la même collection :

- Comptoir des océans*, Jéromine Pasteur et Gilles Rigaud, 2009
Îles tragiques, Hugo Verlomme, David König et Valérie Paillé, 2009
Passionnés de l'air, Bernard Marck, 2009
Un baiser d'ailes bleues, Nicole Viloteau, 2009
Amazonie mangeuse d'hommes, Ricardo Uztarroz, 2008
Atlantide, rêve et cauchemar, Yves Paccalet, 2008
Toute la terre m'appartient, Christian Delacampagne, 2007
Le Voyage à pied, Philippe Lemonnier, 2007
Coups de folie en mer, Hugo Verlomme, 2006
La Véritable Histoire de Robinson Crusoe, Ricardo Uztarroz, 2006
La Quête du désert, Éric Milet, 2005

À mes parents qui inspirèrent mes fièvres.
À ma femme qui les porte et les supporte.

IL FUT UN TEMPS OÙ DES HOMMES AVANÇAIENT non pour la gloire, une couronne ou la notoriété, non pour servir un pays ou se servir soi-même. Ils avançaient pour vivre, animés par une immense soif de découverte et le désir de repousser les limites de leur monde.

Ce temps est révolu.

Le souffle de ces derniers hommes, aventuriers, découvreurs, explorateurs, s'éteignit il y a six siècles dans les confins de l'océan Arctique.

Ce livre leur est dédié.

I

ILS SONT REVENUS.

Dans le soir qui tombe, je distingue leurs silhouettes difformes qui s'affairent à quelques milles^{*1} de nos demeures. En cette fin d'été, la terre n'exhale plus comme autrefois ces odeurs de foin coupé, de tourbe qui sèche ou de peaux que l'on tanne. L'hiver est déjà là, qui emprisonne les parfums. Seule domine l'odeur du sang. Pas celui des bêtes que l'on égorge en prévision de l'hiver ; le nôtre. Le sang des miens qui sera versé dans quelques jours ou quelques heures.

Depuis plusieurs jours, ils se font plus menaçants. Ils se sont installés le long du rivage en direction du ponant*, vers l'embouchure du fjord qui mène à Brattahlid, nous coupant irrémédiablement tout accès à la mer. Alors, demain, j'irai à la rencontre de ces créatures mi-hommes mi-bêtes pour que les pillages cessent, pour que nos femmes ne soient plus prises pour esclaves, pour que nos hommes

1. Les astérisques renvoient au glossaire en fin d'ouvrage.

qui défendent leurs terres et leurs biens ne soient plus atrocement mutilés, sauvagement assassinés.

Au-delà du camp de ces misérables, à l’entrée du fjord, d’immenses falaises noires, puissantes, se noient verticalement dans la mer. À l’autre extrémité, le fond du fjord, où sont nos terres et où s’installa il y a bientôt cinq siècles notre ancêtre à tous, Erik Thorvaldsson dit « le Rouge », est protégé des courants froids du large et des vents glacés qui soufflent du Grand Glacier. Bien avant ma naissance, bien avant que nos terres ne deviennent stériles, victimes de l’érosion et du refroidissement climatique, le vert profond de nos pâturages se reflétant dans les eaux de la baie y livrait une bataille impitoyable aux rochers sombres des falaises. Seuls le vent et la pluie qui ridaient l’eau, la décoloraient, pouvaient mettre fin à cette lutte démesurée. C’est en découvrant ces verts pâturages qu’Erik décida de nommer *Groenland* les terres qu’il venait d’aborder.

Désormais, des entrailles du sol sont apparues de grandes dalles froides et plates qu’aucun terreau fertile n’est venu recouvrir. L’eau du fjord se couvre un peu plus tôt chaque année d’une épaisse couche de glace. En été, la banquise à l’embouchure de la baie empêche toute sortie de navire vers les territoires du septentrion*, où l’on pratiquait autrefois la chasse au morse, à l’ours, à la licorne, ou en direction de la Terre des Forêts, située vers le ponant, d’où l’on rapportait quantité de bois pour la construction et le chauffage.

La glace nous encercle. Le Grand Glacier, qui s’étend sur des centaines de milles vers le midi*, le septentrion, et sans doute le levant*, avance inexorablement. À l’arrivée

d'Erik et de ses compagnons, il ne leur fallait pas moins d'une journée de marche à travers les hautes terres où paissent nos bêtes en été pour gagner les contreforts du monstre de glace. À la fin du siècle dernier, alors que je célébrais mes vingt printemps, un cri retentit.

« Einar, viens ici ! »

Je sortai dans la cour de la ferme.

« Regarde par ici ! Seigneur, regarde donc ! »

Mon regard se dirigea vers le levant où pointait le doigt de Thiodhild, ma femme. Dans la lumière éclatante du petit matin, je ne distinguai tout d'abord rien. Au-dessus du promontoire qui domine Brattahlid au levant et au midi, le soleil dardait une lumière blanchâtre, aveuglante. Il me fallut quelque temps pour parvenir à dissocier le rayonnement de l'astre et, juste au-dessous, bien calée sur le faite du promontoire, la lueur aux reflets bleus, tant elle était vive, d'un glacier !

Pendant tout le siècle dernier, le Grand Glacier avait avancé lentement, irrésistiblement, traversant les hautes terres. Certes, nous avions constaté combien la surface de pâturage de nos bêtes s'amenuisait d'année en année. Certes, été après été, les séracs qui en délimitent l'extrémité s'effondraient dans un vacarme de plus en plus perceptible depuis nos demeures. Mais désormais, il était sur nous. Sa langue léchait les contreforts du fjord où était installé Brattahlid. Il nous épiait. Plus un moment où nous ne pourrions échapper à sa pesante présence.

Vingt-trois printemps ont passé. Nous nous sommes accoutumés à sa proximité. Il a dévalé les contreforts du fjord et se jette dorénavant directement dans la mer vëlant

d’immenses montagnes de glace. Emprisonnées par la banquise côtière qui ferme l’accès à la mer libre, elles dérivent longuement dans la baie avant de s’échouer sur quelque haut-fond.

La nuit a tout envahi. Le ciel est noir. Dieu a jeté un voile pudique sur les derniers instants d’un peuple maudit. L’air frémit de leurs voix, de leurs chants. Demain, j’irai à leur rencontre.

Depuis bien longtemps, le Thing, l’organe législatif et juridique qui régissait autrefois la vie de nos établissements du Groenland, ne s’est plus réuni. Seul Thornbjörn, fils d’Olaf, lui-même descendant direct d’Erik le Rouge, règne en maître absolu sur notre communauté.

Thornbjörn Olafsson a hérité de la ferme de ses aïeux. Elle est composée de deux longs bâtiments aux soubassements de pierre et aux murs de tourbe. L’un des bâtiments est occupé par le maître et par ses gens, l’autre peut accueillir jusqu’à quarante bêtes durant l’hiver. Depuis la ferme, on accède en contrebas à un bon port en eau profonde où, autrefois, les navires venus d’Islande et de Scandinavie faisaient relâche. À quelques pas du rivage, les terres de Thornbjörn abritent encore une chapelle construite au début de ce millénaire, il y a bientôt cinq siècles, à une époque où la plupart d’entre nos gens étaient encore païens.

Également édifiée par les aïeux de Thornbjörn, mais désormais propriété de l’évêché de Gardar, l’imposante église de notre communauté est l’une des rares du

Groenland dont les murs sont entièrement faits de pierre. À quelques dizaines d'arpents* de la demeure du maître de Brattahlid, légèrement en retrait par rapport à l'ensemble des fermes de notre communauté, son entrée dirigée vers le ponant embrasse tout notre univers : nos champs, nos montagnes, la baie qui s'ouvre sur la mer. Les murs de la nef sont percés de niches où des crânes de morses et de licornes témoignent d'une richesse aujourd'hui révolue. Le sol est formé de grandes pierres plates. Le maître-autel, recouvert d'une peau d'ours, est encadré par deux interminables cornes de licorne, dressées verticalement et qui semblent porter la charpente de bois de l'édifice. L'église est flanquée de deux bâtiments : le plus petit sert d'entrepôt, le plus vaste d'étable pouvant accueillir une quinzaine de têtes de bétail.

Palliant la vacuité et l'immobilisme du Thing, le maître de Brattahlid fait donc régner seul la justice. Il sait se montrer terrible – dans la situation d'extrême dénuement dans laquelle nous nous trouvons, comment pourrait-il en être autrement ? –, mais il n'en abuse point.

À la fin de l'été, deux de nos gens, pauvres parmi les pauvres, tenaillés par la faim, se sont introduits en pleine nuit dans ma ferme. Ils tentèrent d'égorger un mouton qui se débattit furieusement ; le sang gicla. Les incapables durent s'y reprendre encore et encore : la pierre taillée dont ils se servaient comme d'un couteau arracha les chairs de la bête plutôt qu'elle ne les pénétra.

Réveillé par les hurlements de l'animal, je saisis dans un coin de la pièce commune la paire de ciseaux destinée à la

tonte des moutons, sortis de la ferme et rentrai dans l’étable attenante par la porte opposée. Les deux hommes se tenaient debout, couverts du sang de l’animal. Dans la semi-obscurité, je devinai les dernières convulsions de l’animal, j’entendis sa respiration contrariée par le sang qui emplissait ses poumons. Ils n’eurent pas le temps de parler. Je les délivrai de leurs souffrances. Je taillai, tailladai, découpai ; mon ciseau s’enfonça au plus profond de leurs chairs. Ils n’eurent plus jamais faim.

J’avais tué deux hommes. Ce faisant, j’avais protégé mes intérêts et ceux des autres fermiers indépendants de Brat-tahlid, au premier rang desquels se trouvait Thornbjörn. Tous auraient agi de la sorte. Ce n’était pas la première fois que des ouvriers ou des métayers en grande difficulté s’en prenaient ainsi au bétail ou à nos maigres réserves alimentaires. Aucun d’entre nous ne souhaitait que de tels forfaits se développent. Oui, mais l’ancienne loi était toujours la loi, et celle-ci punissait de bannissement tout individu qui avait commis un meurtre. Mais désormais, où aller quand toute installation sur les hautes terres était rendue impossible par l’avancée du Grand Glacier ? Où aller quand l’accès à la mer libre était interdit par une épaisse banquise côtière ? Où aller quand l’abandon des miens me livrait aux *hommes tordus* ?

En nos terres, pauvre ou riche, la justice est la même pour tous. Thornbjörn prononça la sentence. Il exigea que je me rende chez les hommes tordus – en contrepartie de quoi, le bannissement serait temporaire, quelques mois tout au plus. Une sentence qui, pour beaucoup dans notre communauté, équivalait à une mort certaine.

Il m'est vite apparu que la condamnation de ce meurtre n'était qu'un prétexte. Thornbjörn poursuivait un autre objectif. Il espérait que j'établisse un contact avec ces créatures. Il lui semblait que la survie de notre communauté en dépendait. Il avait lié mon sort à l'avenir de tous.

Depuis que le climat s'était refroidi, rendant toute navigation dans les mers du septentrion délicate, voire impossible, depuis que le Grand Océan s'était chargé de glace, aucun bateau n'apportait plus le fer qui nous faisait tant défaut. Depuis que nous avions coupé tous les arbres de cette terre et qu'ils n'avaient jamais repoussé, nous manquions du bois de chauffe nécessaire pour fabriquer ce fer à partir de la limonite extraite de nos sols. Sans fer, il était impossible de réparer nos outils usés par le temps et illusoire de vouloir en fabriquer de nouveaux. Les lames de nos charrues mille fois aiguisées, désormais trop fines, trop fragiles, étaient employées dans les champs pour faucher. Les haches, les faux, à peine plus larges que la paume d'une main, étaient transformées en couteaux, en poinçons ou en rivets. Pas un morceau de fer, pas un éclat qui n'échappe à notre attention.

Longtemps, nous avons cru que le Groenland était un lieu de paix ; qu'à la différence des terres situées au ponant, aucun autre homme ne nous y avait précédés. Pendant des siècles, nous ne livrâmes bataille que contre nous-mêmes. Qui avait jamais eu l'occasion de lever l'épée contre un ennemi extérieur ? Alors, quand le fer vint à manquer, nos armures, nos épées, nos lances, nos haches de guerre furent remodelées, taillées, aiguisées, transformées pour satisfaire nos besoins

quotidiens. On oublia le soldat pour lui préférer l’éleveur et le cultivateur. Et quand les hommes tordus vinrent du septentrion, nous, descendants de fiers Vikings, avions tout perdu.

Il y eut des combats, leurs flèches s’enfonçaient dans nos chairs sans protection. Quand nous parvenions au corps-à-corps, nous reprenions parfois l’avantage. Une vieille faux usée dans une main, un ciseau minuscule dans l’autre, j’avançais en hurlant, je fendais les groupes, portant les coups comme un enragé. Des générations auparavant, nous les aurions écrasés. Nous aurions égorgé les vieillards et porté leurs têtes en triomphe, pris pour esclaves leurs femmes et leurs jeunes fils. Désormais, un Viking valait à peine l’un de ces sauvages. Pour l’un d’eux tombé au combat, il en mourait deux ou trois fois plus de notre camp.

Alors le pire des fléaux s’abattit sur notre peuple. L’un de ceux contre lesquels personne ne pouvait rien, l’un de ceux qui annonçaient la fin. Désormais, nous avions peur. Une peur démesurée à l’approche des hommes tordus. Nous luttons chaque jour contre la famine, avec le secret et illusoire espoir de parvenir un jour à la vaincre. Mais la peur... Elle rabaisait l’homme en dessous de l’homme. Elle le perdait avant même qu’il n’abdique.

C’est pour cette raison que Thornbjörn m’envoyait à la rencontre des hommes tordus. Pour faire cesser les pillages, les viols, les meurtres. Pour que mon peuple retrouve sa dignité et se remette à vivre. Un geste de désespoir. Le dernier acte du condamné. Qu’y avait-il à attendre de ces créatures que pas même Dieu n’avait voulu reconnaître ?

Sans aucun doute la mort. La mienne au premier chef ; puis celle des miens.

Le froid de la nuit me glace le sang. Je rentre dans la pièce commune et me dirige vers l'âtre où se consume sans flamme un mélange de tourbe et de fumier. L'air est rempli d'une odeur âcre. Les quelques braises du foyer allument des reflets rouges sur les corps endormis de ma femme, de mes compagnons et de leurs familles. Dix-neuf ombres qui dorment à même le sol. Hommes et femmes de mon clan, que je quitterai demain et auxquels je livre mes dernières pensées avant de traverser vers l'autre monde. Assis sur une pierre, je fourrage les braises à l'aide d'une peau tannée. Le seul combustible dont nous disposons encore se consume mal et diffuse dans la pièce une épaisse fumée. Sa chaleur est insignifiante, sa lumière inexistante. Le froid à l'extérieur est encore tout à fait supportable. Mais cet hiver, nos lourdes couvertures en laine n'y suffiront pas. Comment en sommes-nous arrivés là ?

À la fin du printemps dernier, les hommes s'apprêtaient, comme chaque année, à sortir en mer pour chasser le phoque. Depuis bien longtemps, cet animal constitue l'essentiel de notre alimentation. Les temps sont loin où nous mangions plusieurs fois par an du mouton, du bœuf ou de la poule. Moi-même, je n'ai jamais goûté au porc dont raffolaient tant mes aïeux.

Thornbjörn, le seul qui possédât encore à Brattahlid un bateau en état de naviguer, attendit en vain tout l'été que la baie se libère de ses glaces. À plusieurs reprises, nous

tentâmes de passer en force. En avant du bateau, plusieurs hommes martelaient la glace à l'aide de longs manches munis d'une pointe en pierre. Quand la banquise était suffisamment fragilisée, un autre groupe tirait sur des cordes fixées à la proue du bateau. L'étrave du navire se soulevait sur les plaques disjointes, puis s'affaissait lourdement dans un grand craquement. Du matin jusqu'au soir, pied après pied, nous libérions un chenal étroit par lequel progressait le navire. La nuit, la glace se reformait en arrière de la poupe. Parfois, nous rencontrions une surface d'eau libre assez vaste pour que l'on puisse y avancer à la rame. Mais le passage se refermait, et il fallait de nouveau descendre sur la banquise, briser, tirer... À aucun moment, nous ne réussîmes à progresser de plus de deux milles. Pendant tout l'été, le navire de Thornbjörn, bloqué au milieu de la baie, témoigna de nos efforts désespérés. Il y est toujours, encerclé par la nouvelle glace qui commence à se former.

Nos réserves étant épuisées et l'accès à la haute mer nous étant interdit, un groupe d'hommes partit vers l'embouchure du fjord, à pied, en suivant la côte. En été, certaines espèces de phoques gagnent le rivage pour s'y prélasser au soleil. Je craignais cependant que l'épaisse banquise côtière les empêche d'approcher de la terre et les incite en direction du midi, vers des rivages libres de glace. Partis à l'aube d'une nouvelle lune, les hommes revinrent à Brattahlid deux jours avant son trépas. La chasse était maigre, certainement insuffisante pour nourrir toute notre communauté pendant les longs mois d'hiver.

Les brins d'herbe de nos pâturages sortaient de leur léthargie, redressaient la tête. Les boutons d'or fleurissaient.

Mise en page
PCA
44400 Rezé

N° d'édition : L.01EBNN000193.N001
Dépôt légal : janvier 2010